

Toutes
les familles
heureuses

Hervé Le Tellier

Toutes
les familles
heureuses



© 2017, éditions Jean-Claude Lattès.

Première édition : août 2017

© À vue d'œil, 2017, pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0164-8

ISSN : 2555-2848

À vue d'œil

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.avuedoeil.fr

www.facebook.com/editionsavuedoeil

Pour Melville.

« La blessure est l'endroit où la lumière
entre en vous. »

Jalâl al-Dîn Rûmî

Dialectique du monstre

« Écoute ton père, qui t'a donné la vie, et ne méprise pas ta mère devenue âgée. »

Proverbes 23, 22

Il y aurait du scandale à ne pas avoir aimé ses parents. Du scandale à s'être posé la question de savoir s'il était ou non honteux de ne pas trouver en soi, malgré des efforts de jeunesse, un sentiment si commun, l'amour dit filial.

L'indifférence serait interdite aux enfants. Ils seraient à jamais prisonniers de l'amour qu'ils portent spontanément à leurs parents, que ces derniers soient

bons ou méchants, intelligents ou idiots, en un mot aimables ou pas. Les éthologues donnent à ces manifestations d'affection incontrôlable et acquise le nom d'empreinte. Manquer d'amour filial n'est pas qu'une insulte à la décence, c'est un coup de canif dans le bel édifice des sciences cognitives.

J'avais douze ans. Il devait être onze heures du soir et je ne dormais pas encore, car c'était un de ces très rares soirs où mes parents étaient sortis dîner dehors. Resté seul, je devais lire, sans doute Isaac Asimov, ou Fredric Brown, ou Clifford D. Simak. Le téléphone sonna. Ma première pensée fut : c'est la gendarmerie, il y a eu un accident de voiture, mes parents sont morts. Je dis « mes parents » afin de simplifier (il faut toujours simplifier), car il s'agissait de ma mère et de mon beau-père.

Ce n'était pas la gendarmerie. C'était ma mère. Ils étaient en retard, elle voulait me rassurer.

J'ai raccroché.

Je venais de découvrir que je n'avais pas été inquiet. J'avais envisagé leur disparition sans angoisse ni tristesse. J'étais étonné d'avoir si vite accepté ma condition d'orphelin, effrayé aussi du petit pincement de déception quand j'avais reconnu la voix de ma mère.

C'est alors que j'ai su que j'étais un monstre.

*

* *

J'ai appris la mort de Serge par un après-midi ensoleillé. Serge est mon père. On me conduisait en voiture vers le festival de Manosque. Je me souviens

qu'il y avait au moins dans ce véhicule, en plus du chauffeur, le poète Jean-Pierre Verheggen et l'écrivain Jean-Claude Pirotte.

Le portable a sonné, le numéro affiché m'était inconnu et j'ai décroché. C'était ma sœur. Je dis « ma sœur », bien qu'il s'agisse en fait de ma demi-sœur, et même si je n'ai jamais eu la nette conscience d'avoir une demi-sœur. Elle a sept ou huit ans de moins que moi, mon adoption par mon beau-père fait que nous ne portons pas le même nom, et nous avons dû nous croiser une demi-douzaine de fois dans toute notre vie. J'avais toutefois un jour compris qu'elle m'avait fait endosser la cape héroïque et mythifiée du grand frère lointain, vêtement d'apparat imaginaire qui faisait de moi son frère sans que rien de mon côté ne parvînt à faire d'elle ma

soeur. Mais j'avais renoncé à lui faire accepter cette réalité psychologique élémentaire et déceptive. Cela faisait plusieurs années que nous ne nous étions parlé.

— Notre père est mort, m'a-t-elle dit.

J'ai regardé par la vitre défiler le paysage autoroutier provençal sans trouver rien à répondre.

Nous partagions tous deux une espèce d'absence de père, puisque je ne l'ai jamais vraiment connu, qu'elle-même avait quitté la demeure du papa vers ses quinze ans pour se réfugier chez sa mère, et qu'elle le revit rarement par la suite. Cette case paternelle manquante dans nos deux vies était d'ailleurs la seule matière concrète de nos très rares conversations. La différence entre nous était que j'avais, moi, fini par me résigner à cette absence tandis qu'elle, qui avait

passé son enfance avec lui, n'avait pu s'y résoudre et en souffrait. Ce matin-là, elle avait vraiment perdu notre absence de père.

— Notre père est mort, a-t-elle répété.

— Ah ? Il est mort quand ?

J'ai senti que dans la voiture, le silence s'était fait. C'est souvent l'effet du mot « mort ».

Elle m'expliqua brièvement qu'il était rentré à l'hôpital pour des difficultés respiratoires, que la situation y avait empiré et qu'il avait été emporté dans la nuit par une embolie.

Je m'enquis des détails pratiques, de la date et du lieu de l'enterrement. J'ai pensé lui présenter mes condoléances, mais cela manquait d'élégance. J'ai feint la tristesse une longue minute encore, et j'ai raccroché. Jean-Pierre Verheggen me regardait avec sollicitude.

Pour le rassurer, j'ai dit en souriant :
« Ce n'est rien. Mon père est mort. »

Jean-Pierre a rigolé et c'est alors que
j'ai su que j'étais un monstre.

*

* *

J'ai appris la mort de mon beau-père
alors que j'étais au Pen Festival, à New
York, par un appel de l'hôpital Bichat.
J'étais parti aux États-Unis alors qu'il
était déjà depuis une semaine en soins
intensifs. Le processus vital n'était
néanmoins nullement engagé, et rester
à Paris pour visiter un homme maintenu
dans un coma artificiel et feindre de
soutenir ma mère ne me semblait pas
indispensable. J'appelais une fois par
jour, je comprenais que peu à peu l'état
de Guy se dégradait, les antibiotiques

alternant avec les anti-inflammatoires dans une ronde plutôt inefficace, et, à la longue, létale. Je préférais ne pas être là. Il y aurait eu plus d'ignominie encore à simuler l'affection qu'il y en avait à laisser paraître mon indifférence à un personnel médical qui a tout vu et n'est plus dupe de rien.

Je n'ai jamais aimé mon beau-père, et je ne puis imaginer que cette absence de sentiment n'était pas réciproque. Il n'y avait pas eu, comme on dit, de rencontre.

J'avais un an et demi lorsqu'il avait épousé ma mère. La place de père était largement vacante, mais il ne s'empressa pas de la saisir, et d'ailleurs, je n'étais pas très disposé non plus à ce qu'il l'occupât. Finalement, le poste ne fut jamais pourvu. Certains liront avantageusement l'étude de Pedersen *et al.*